

TERRIBLE AVENTURE AVEC UN SERPENT.

Ma femme m'avait fait cadeau d'une canne superbe.

Cette canne combinait la force et l'élégance. Elle était assez jolie pour faire figure à la parade de Hyde Park et assez forte pour assommer un bœuf. Dans mes pégrinations à travers le Bush australien, cette canne ne me quittait pas. C'était un appui solide et au besoin une arme de défense formidable. Et si jamais un serpent s'était subitement dressé devant moi, une de ces marmelades, je ne vous dis que cela...

J'arrivai un soir dans une ville située au Nord de la Nouvelle-Galles du Sud, à cette époque de l'année que les habitants du pays appellent le printemps, quarante degrés de chaleur de midi à quatre heures, et trente cinq ou trente-six dans la soirée; un vrai temps de serpent. Pas une feuille ne bougeait; on pouvait à peine respirer dans cette atmosphère de plomb fondu. La petite ville était en plein Bush.

Derrière l'hôtel où j'étais descendu se trouvait une rivière qui fournissait à l'établissement des moustiques d'une voracité à toute épreuve. On mangeait fort mal dans cet hôtel, mais on y était fort bien mangé.

Avant d'aller me coucher, je causai avec le propriétaire, qui m'informa que l'endroit était infesté de serpents.

Le voisinage du Bush et de la rivière, ajouté à la chaleur intense du lieu, devait en effet rendre la ville un parfait repaire de serpents. Dans l'après-midi, mon hôte en avait tué un de huit pieds de long dans un des parterres de son jardin.

—Et le diable, me dit-il, c'est que le soir ces brutes s'introduisent dans l'intérieur des maisons et vont s'installer dans les chambres à coucher.

Un froid glacial me passa dans le dos.

Pendant près d'une heure nous causâmes assez serpents pour remplir mon sommeil des cauchemars les plus épouvantables. Toutefois, quand je quittai le propriétaire, je me répétai plusieurs fois ses dernières paroles: "Je recommande toujours aux voyageurs de regarder avec soin tous les coins de leurs chambres et de fermer la fenêtre avant de se mettre au lit."

Quand je fus arrivé dans ma chambre, je vous laisse à penser si je regardai partout dans les coins, sous les meubles, sous le lit et dans le lit. Je tâtai les couvertures et les oreillers. Je crois même que je regardai dans les tiroirs de la commode.

Point de serpent. Bien rassuré, je fermai la fenêtre, je me déshabillai, j'éteignis la bougie et je me couchai.

La chaleur était suffocante, écœurante.

Les moustiques commencèrent à bourdonner autour de ma tête, à entourner ce cri de guerre qui annonce un combat acharné, sans quartier. Il y avait bien un moustiquaire, mais il avait des trous, comme cela arrive dans presque tous les hôtels de l'Australie. Mieux eût valu point de moustiquaire. L'animal, une fois emprisonné, ne peut plus sortir. C'est un dard à mort: vous ou lui, il faut qu'il y en ait un qui meure.

Pour me protéger la tête et au risque d'étouffer, je ramenai le drap sur ma figure et, en nageant, respirant à peine, je cherchai à oublier dans le sommeil moustiques réels et serpents imaginaires.

J'étais qu'il y en ait un qui meure. Pour me protéger la tête et au risque d'étouffer, je ramenai le drap sur ma figure et, en nageant, respirant à peine, je cherchai à oublier dans le sommeil moustiques réels et serpents imaginaires.

J'étais qu'il y en ait un qui meure. Pour me protéger la tête et au risque d'étouffer, je ramenai le drap sur ma figure et, en nageant, respirant à peine, je cherchai à oublier dans le sommeil moustiques réels et serpents imaginaires.

telle que je gisais dans un bain de sueur, haletant, brûlant. Bientôt je n'y tins plus. Je résolus de sacrifier mes bras et mes mains aux moustiques. Je gardai le drap sur la figure, je sortis les bras et puis les mains sur le lit.

Eh bien, non, je ne suis pas plus poltron qu'un autre: mais par cette température d'enfer, mon sang se glaça dans mes veines. Je venais de poser la main droite sur un serpent étendu là en travers du lit. Je l'avais presque époigné. Oui, un serpent, tout ce qu'il y a de plus serpent, froid et immobile comme la mort.

Les serpents ont le sommeil dur. Celui-là dormait solidement. Il ne remua point. Je retirai doucement les mains et les replaçai sous le drap.

Je ne suis pas plus poltron qu'un autre, je le répète; je ne suis pas plus brave non plus. Cependant, si je me trouvais face à face avec un lion et que j'eusse en main un bon fusil, j'ai la ferme conviction que j'aurais assez de sang froid pour lui envoyer une balle visée de mon mieux avant de lui permettre de se servir une tranche de ma personne. Mais un serpent, dans la nuit noire, là, sur moi, sans armes, sans aucun moyen de défense ou de retraite, sans aucune espèce de protection, c'est bien autre chose!

La situation me parut horrible.

J'ai toujours eu en horreur des bêtes qui rampent, surtout de celles qui sont froides et humides. Je n'ai jamais pu toucher un poisson.

J'aimerais mieux rencontrer un loup affamé au coin d'un bois que de savoir dans ma chambre un centipède, un scorpion, une grosse araignée ou même un inoffensif scarabée. Un lézard me ferait fuir à toutes jambes. Un serpent, jugez donc!

Une sueur froide me courait de la tête aux pieds.

J'étais collé au lit paralysé de peur.

Que faire?

Me lever et me sauver? Oui sans doute; mais je le réveillerais peut-être et il me clouerait à la porte. Attendre jusqu'au jour me parut ce qu'il y avait de plus sage à faire. Oui, mais hélas! il ne devait être que minuit à peine, et jamais je ne pourrais endurer ce cauchemar vivant pendant sept mortelles heures.

Le serpent ne bougeait pas, ni moi non plus.

Je le sentais sur moi dans toute sa longueur. Ce qui me semblait étrange, c'est qu'il dormait tout allongé, au lieu d'être pelotonné comme le sont généralement ses semblables quand ils dorment. Par quelques petits mouvements imperceptibles des deux genoux, je jugeai que mon serpent avait environ trois pieds de longueur.

C'est la longueur du death adder australien. Le vertige me prit à l'idée que ce monstre dont la morsure donne la mort presque instantanément, était là, prêt à m'expédier à mon réveil.

Je songeai alors à un autre plan. Rouler tout doucement mon drap et l'y envelopper, puis l'étouffer. Oui, parbleu, c'est bien simple; malheureusement l'obscurité était complète et les risques à courir énormes. Il pourrait se glisser lentement hors de l'étreinte et me donner au bras le coup fatal. Non, autre chose encore, mais d'abord de la lumière, au risque de tout perdre.

Hanté de Laocoon père et fils, fiévreux, fou, cette obscurité multipliait mes angoisses et me faisait entrevoir la situa-

tion comme terrible et sans espoir.

J'étais presque prêt à me résigner à mon sort. J'eus même quelques secondes de calme, grâce à la pensée que la mort occasionnée par la morsure d'un serpent n'est point douloureuse. On s'endort et l'on ne se réveille plus. Je songeai à Cléopâtre. Parbleu, mieux valait mourir ainsi que de la goutte ou du rhumatisme.

Mais pas du tout. Je ne voulais mourir ni comme cela, ni autrement, ni sans douleur, ni avec douleur. Mourir sans s'en apercevoir, c'était tout de même, et je ne peux pas vous dire combien je suis reconnaissant de me sentir en vie!

Je devenais fou, et je sentis que la lumière seule me ramènerait à la raison. Je ne voulais plus d'incertitude je voulais regarder mon ennemi dans le blanc des yeux... ou plutôt, de côté, comme on m'avait toujours recommandé de le faire.

Mon serpent était toujours là bien endormi, immobile, ne se doutant nullement qu'un homme de six pieds, jeune encore, fort et bien portant, tremblait sous lui, être immonde d'un pouce et demi d'épaisseur de trois pieds de longueur à peine.

J'allongeai le bras droit et j'atteignis les allumettes qui se trouvaient sur la table, de nuit. Ce fut là une manœuvre qui prit bien dix minutes à exécuter. Sans rumeur après des efforts inouis, je réussis à allumer la bougie. La lumière m'effraya d'abord. J'allais probablement réveiller le serpent, et le duel allait commencer.

Le serpent ne bougea point.

Je m'enhardis jusqu'à sortir la moitié de la tête et à jeter un regard craintif le long du lit. Mon serpent était là, toujours endormi, droit comme un i. Ja m'enhardis davantage et réussis à m'extraire du lit. J'allai vite chercher ma bonne canne de Toledo. "Pan, ça y est," ou du moins j'étais prêt à vendre chèrement ma vie.

Je regardai sur la chemise, dans tous les coins, point de canne. C'était un sort. On pouvait bien être cette canne?

Je revins près du lit. Je pris la bougie, et; me sentant enfin bien et vraiment éveillé, en possession de toutes mes facultés, je m'approchai et regardai le serpent.

—Ah! cette canne, m'écriai-je en riant aux éclats, faut-il être bête tout de même!

MAX O'RELL.

Un journal de New-York publie un tableau, basé sur le dernier recensement des Etats-Unis, montrant que le milliard de piastres dépensées chaque année pour la boisson dans la république américaine ne donne de l'ouvrage qu'à 190,737 hommes retirant un salaire collectif de \$34,663,815 seulement, et n'employant des matières premières que pour une valeur de \$87,680,578. Ce tableau de chiffres continue à montrer, que la même quantité d'argent dépensée dans les principales industries manufacturantes des nécessités de la vie donnerait de l'ouvrage à 1,240,842 hommes retirant un salaire collectif de \$163,926,930, et employant des matières premières [ournies en grande partie par les cultivateurs] pour une valeur de \$499,209,264. Cette statistique prouve aux artisans et aux fermiers laquelle il est de leur intérêt d'appuyer, la production de la bière et du whisky, ou la production des nécessités de la vie.

Ripans Tabules relieve nausea.

ENFUMES COMME DES LAPINS.

Deux gamins de quatorze ans, Johnnie MacGrath, fils adoptif de M. William Underwood, ancien conseiller municipal de Brookhaven [Long Island] et Willie Mathews, fils adoptif de M. Frederick Smith marchand de charbon à Patchoque, qui avaient disparu d'une manière inexplicable depuis samedi dernier, viennent enfin d'être retrouvés, après cinq jours de recherches, dans un véritable terrier qu'ils s'étaient creusé au milieu d'un bois.

Matthews s'était sauvé parce qu'il ne voulait pas aller à l'école du dimanche et MacGrath, parce que son père adoptif avait voulu lui faire scier du bois. Les deux jeunes aventuriers avaient dû préparer leur fuite, de longue date, car il leur a fallu plusieurs jours pour creuser et meubler le terrier dans lequel ils prétendaient se retirer. Le souterrain, dont l'entrée était très étroite, était admirablement dissimulée au milieu des broussailles, avait huit pieds de long, sur quatre de large et cinq de profondeur. Le sol, les côtés et le toit étaient soigneusement planchés, de sorte que l'on y était parfaitement à l'abri. Le souterrain était, de plus, divisé en deux compartiments, dont l'un servait de chambre à coucher et l'autre de cuisine. Dans le premier de ces compartiments se trouvait un lit, et, dans le second, un poêle, une terrine de lait, une damejeanne de mélasse, un sac de farine, un pain, du beurre, des choux et une quantité de provisions de toute espèce, le tout volé ou acheté à crédit dans le voisinage. En outre Johnnie et Willie étaient armés de couteaux-poignards et de revolvers pour se défendre en cas de besoin.

Lorsque leurs pères adoptifs se sont présentés à l'entrée du souterrain, les deux gamins non seulement ont refusé de sortir, mais encore ils se sont disposés à soutenir un véritable siège. Finalement, il a fallu les enfumer comme des lapins pour les faire sortir.

UNE VISITE AUX MORTS.

Hier, comme la nuit descendait, je suis entré au cimetière pour faire ma visite des morts. Quelques rares visiteurs étaient là encore, il pleuvait, le temps était triste, triste comme nos cœurs.

Ce jardin des trépassés exerce de singulières fascinations et tandis que le silence se fait tout autour, que les passants deviennent de plus en plus rares, je ne sais quel frémissement me prend l'âme et je me mets à songer.

Intarissable, sinistre et noire, la pluie tombe, tombe toujours. Sous les platanes rugueux, énormes, dont les cimes mêlent leur bruissement monotone au bruit du vent qui gémit sa plainte dans ce cadre formé par les grands arbres, les croix de bois ou de pierre et les monuments de granit où tout s'harmonise comme dans un paysage de Paul Poter, où tout est mélancolique et pénétrant comme une de ces scènes de Corot si imprégnées de tristesse qui rappellent le Saut lacrymæ rerum du poète, dans le soir qui s'obscurcit, on se sent devenir de plus en plus triste, comme si le soleil s'éteignait pour toujours, comme si le cœur s'engourdissait sous la glace, au sein d'une éternelle torpeur.

C'est un sentiment étrange qui me tient à cette heure, tandis que mes yeux errent sur les croix noires et blanches, les noires pour ceux qui ont connu la vie, les blanches pour

les innocents, pour ceux qui n'ont pas appris les choses de la terre, pour les anges envolés. Et, sous la rafale, comme bercé par la chanson du vent, je reste debout, croyant presque que je vais imiter cette nature qui s'endort dans le noir et que je vais aussi fermer les yeux pour ne jamais plus les ouvrir.

Je ne sais pourquoi on aime cette tristesse des choses. On ne voudrait pas pour beaucoup ne la point éprouver; il n'est rien de plus salutaire qu'une méditation en face de la mort.

Les souvenirs viennent de tous côtés, pluie fine et douce qui pénètre l'âme comme l'autre pluie pénètre la terre et qui jaillit en source de larmes dans les yeux.

Combien sont-ils qui dorment là de leur dernier sommeil, qui reposent, après avoir mêlé leur voix à ce triste concert qu'entendait l'Apôtre lorsqu'il s'écriait: "Toutes les créatures soupirant," et qui, hélas! de leurs parents, de leurs amis et de leurs frères ont été oubliés! C'est vrai, n'est-ce pas? Beaucoup de cœurs sont des cimetières de légende où les tombeaux ne gardent pas leurs morts. Et je pense à ceux-là, en jetant mon regard à travers ce domaine des enterrés, où tout rêve s'évanouit, où il y a sous nos pieds tant de vies en poussière et tant de vanités en cendre, où partent des croix, des marbres, des inscriptions promettent souvenir éternel, hélas!...

Que je voudrais connaître l'histoire de tous ces disparus, grands et petits, vaillants et lâches, faibles et forts: l'histoire de ceux qui, couronnés de fleurs ont bu à même la coupe de félicité et qui ont trouvé que la liqueur n'était pas assez abondante, que les roses étaient trop tôt effeuillées; l'histoire de ceux qui, dans les larmes longtemps ont attendu que la grande libératrice si désirée vint glacer leurs membres et guérir pour toujours leurs si déchirantes douleurs. Quelle fut cette histoire? Pour beaucoup l'histoire d'un volcan peut-être; mais le volcan est à jamais éteint et le murmure des branches que fouette la pluie ou qu'agite le vent trouble seul le vent trouble seul le sommeil de tous ces endormis.

Ainsi dira-t-on de nous un jour.

Nous sommes jeunes, peut-être, les fleurs jouissent nos yeux et les oiseaux chantent auprès de nous. Mais bientôt les flambées de l'existence auront roussi ces fleurs au bord de la route et enfumé les oiseaux dans leurs nids. La mort aura fauché les uns, la vie aura tué et blessé les autres et ceux qui se retourneront sur le grand chemin pour regarder en arrière verront leur horizon fermé par nos tombeaux. Comme ces bornes qui marquent les étapes du voyageur, nos pierres funéraires resteront dans leurs souvenirs pour classer les distances qui les séparent du passé. On se rencontre dans les sentiers d'ici bas, on se croise ou bien on fait quelque pas côte à côte, échangeant une pensée, un serrement de main, un sourire, puis il faut se quitter et parfois pour toujours.

Quand on pense ainsi à ceux qui nous ont précédés les blessures que chacun de nous a dans l'âme, se rouvrent tout à coup, comme pour ces crucifix du moyen âge qui, dit-on, saignaient à chaque anniversaire de la sainte Passion. Et on se sent tenté de devenir plus triste à cause des désenchantements d'en bas, si on ne savait qu'il faut se relever plus joyeux, à cause des espérances d'en haut; après tout la vie est une plante dont le fruit mûrit pour l'éter-

Et bientôt, alors que nous ne serons plus et que chacun de nous pourra dire: Quand je serai celui dont on (dit qu'il repose En paix sous les gazons et les (cieux étoiles, Quand pour d'autres que moi (rejoindront les blés, Quand pour d'autres que moi (se rouvrira la rose, lors donc que nous en serons là, il faut espérer que Dieu nous aura pris dans son sien et que nous sentirons plus encore qu'aujourd'hui, quoique nous le sentions profondément, la grande vérité de ce mot de Pétrarque.

Non è questa la patria;

La patrie est plus haut.

L'abbé NAUDET.

(Du Monde de Paris.)

L'ETE APPROCHE.

IL VOUS faut un

habillement pour la saison. N'oubliez pas de venir me voir avant de vous le procurer. Je peux vous habiller aussi confortablement et à meilleur marché que nul autre.

D. J. DOIRON,

St. Antoine de } Tailleur.
Bloomfield, }
2 Avril 1894.

We make but little

money on each suit, but it suits us, because we make and sell so many suits. At the same time it suits our patrons, because they can

Save Money

on every suit they buy from us. So you see, we are suited, our patrons are suited, in fact everybody is suited.

Don't forget that spring is here

my NEW Stock. Be suited

N. P. Doiron,

MILLRIVER, P. E. I.

March 22 - 941yr

Ladies and Gentle-

men and Fellow

Citizens of

Tignish.

—X—

Once more I take the pleasure of thanking you for your very kind and liberal patronage extended me during the summer months. Now I wish to inform you that for the winter I will be able to accommodate you even better than I ever did.

Since I enlarged my store, I have put in a full line of groceries and hardware. Any thing you need such as Flour, Tea Sugar, Biscuits, Confectioneries, Spices of all kinds, Soap, Oils and in fact every thing that is supposed to be kept in a grocery store.

I am cutting down expenses for the winter and am going to give the benefit of the cut to my customers. I have also a nice assortment of Hardware; when you want a good and cheap shovel or fork, you know where to come; also Table and pocket knives, nails etc.

Of course I still lead in my old business:

Boots, Shoes & Harness. Every thing in this line is as cheap and as good as ever.

A good set of Harness, nickel mounting for \$18.00

Just think of it.

Custom work still a specialty. Always a good stock of Upper and Sole Leather to pick from.

Parties owing me need not worry about settling up their accounts, as times are hard and I can scratch along without old bills for the winter.

Remember my friends, I sold Pochahantas, I am still your, Obedient Servant

J. Albert Brennan

Tignish Oct 25th 1893